

Éthique sans ontologie ou ontologie éthique?
À propos de quelques voeux pieux de Hilary Putnam
Ethics without Ontology, de Hilary Putnam. Harvard University
Press, 162 p.

Philippe Labarre

Numéro 213, mars-avril 2007

American Theory : quelques penseurs à vue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10419ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labarre, P. (2007). Éthique sans ontologie ou ontologie éthique? À propos de quelques voeux pieux de Hilary Putnam / *Ethics without Ontology*, de Hilary Putnam. Harvard University Press, 162 p. *Spirale*, (213), 22-23.

Éthique sans ontologie ou ontologie éthique ?

À propos de quelques vœux pieux de Hilary Putnam

ETHICS WITHOUT ONTOLOGY de Hilary Putnam

Harvard University Press, 162 p.

par PHILIPPE LABARRE

Depuis ses premiers travaux sur les mathématiques et le langage, qui exprimaient la domination presque incontestée de la philosophie analytique en Amérique, jusqu'à ses essais plus récents, dont le souci est avant tout éthique ou politique et où il s'agit d'assumer les acquis du pragmatisme tout en dialoguant avec la pensée continentale, il y a eu une inflexion dans la pensée de Hilary Putnam qui n'est pas sans faire penser à celle de la pensée américaine dans son ensemble pendant les dernières décennies. Seulement, il ne faudrait pas envisager cette inflexion comme une rupture. Putnam, qui n'a jamais renoncé à la méthode analytique et qui est toujours resté fidèle à un certain réalisme philosophique, situerait volontiers son propre parcours sous le signe de la réintégration d'une philosophie depuis trop longtemps morcelée en diverses traditions, méthodes et disciplines autonomes. C'est ce que son expérience philosophique lui permet de constater d'emblée dans *Ethics Without Ontology* : « arguments for « antirealism » in ethics are virtually identical with arguments for antirealism in the philosophy of mathematics; yet philosophers who resist those arguments in the latter case often capitulate to them in the former. We can only regain the integrated vision which philosophy has always aspired to if at least some of the time we allow ourselves to ignore the idea that a philosophical position or argument must deal with one and only one of these specific fields ». Tel est d'ailleurs l'objet du plus récent essai de Putnam : appliquer à l'éthique, dont il s'agit avant tout de légitimer l'existence et de définir les limites, le genre d'argumentation qu'il avait par ailleurs élaborée autour de problèmes relevant de la philosophie analytique, afin de montrer qu'il est possible de parler d'objectivité éthique sans faire appel à l'ontologie. L'enjeu : sauvegarder le projet des Lumières, c'est-à-dire la croyance en un processus d'apprentissage moral dont le sujet serait l'humanité dans son ensemble, processus dont l'avenir reposerait sur les intuitions formulées au siècle dernier par les fondateurs du pragmatisme, et plus particulièrement par John Dewey, dont le réformisme faillibiliste sert de paradigme constant à Putnam. Reste à savoir si de tels moyens suffisent à une tâche aussi élevée. Quelle est cette ontologie dont l'éthique pourrait désormais se passer pour son bien ?

Une objectivité sans ontologie

Usant d'une stratégie argumentative récurrente, qui consiste à critiquer comme relevant d'une même conception les positions les plus adverses en les

préservant comme étant chacune le moment d'une vérité moins unilatérale, Hilary Putnam range sous le concept d'ontologie trois positions mutuellement incompatibles : l'inflationnisme, le réductionnisme et l'éliminationnisme. L'inflationnisme, qu'il ne faudrait pas associer exclusivement à la philosophie platonicienne, est peut-être la position la plus facile à assimiler à l'ontologie : elle pose l'existence d'entités non matérielles, idéales, auxquelles correspondraient notamment les vérités mathématiques ou éthiques. Il serait inutile de réviser ici de façon détaillée l'argument sur lequel repose toute critique de l'inflationnisme : on sait au moins depuis Molière qu'on ne peut expliquer le fonctionnement d'un somnifère par une simple évocation de ses vertus dormitives. Il serait toutefois malvenu de conclure d'un tel rejet de l'inflationnisme que les vérités mathématiques ou éthiques ne sont pas objectives, comme le voudrait l'éliminationnisme, ou qu'il faut pour en rendre compte les réduire à des vérités qui correspondraient à des entités plus matérielles, moins idéales. En effet, ce qui nous force à considérer comme relevant également de l'ontologie ces trois positions philosophiques, c'est que toutes s'entendent pour donner un sens unique et *a priori* aux notions d'objet et d'existence : « *The whole idea that the world dictates a unique "true" way of dividing the world into objects, situations, properties, etc., is a piece of philosophical parochialism. But that parochialism is and always has been the subject called Ontology.* » Selon Putnam, il est possible de concevoir une « objectivité sans objet » : un énoncé peut être valide sans correspondre à quoi que ce soit de défini. Il suffit d'admettre un certain pluralisme conceptuel, d'admettre que différents langages, ontologiquement distincts ou incompatibles, peuvent aussi bien rendre compte de la réalité. Ce sont les multiples situations concrètes qui imposent le choix de tel langage plutôt que de tel autre, sans qu'il soit toujours possible de définir un critère précis pour expliquer ce choix. La logique, les mathématiques et les sciences servent ici de paradigmes contre l'ontologie. Toutes ces disciplines, auxquelles on ne saurait reprocher de manquer d'objectivité, admettent certaines formes de raisonnement dont on peut montrer sans difficulté qu'ils ne portent sur aucun objet défini. Le cas le plus probant, parce qu'il s'approche le plus des jugements éthiques, concerne les jugements de valeur méthodologiques : c'est sans hésiter et pourtant en fonction de critères purement esthétiques, auxquels il n'est possible d'attribuer aucune existence objective, comme la simplicité ou l'élégance, que la physique a adopté au xx^e siècle comme seule théorie gravitationnelle admissible la relativité générale d'Einstein plutôt que celle de Whitehead, même si pendant cinquante ans aucune expérience n'avait permis de réfuter la seconde.

Le cas de l'éthique

De là à admettre que cette « objectivité sans objet » existe en éthique, il n'y a qu'un pas que Putnam n'hésite pas à faire, même si l'éthique pose des problèmes irréductibles : « *if Wittgenstein was right in saying that "mathematics is a motley," then ethics is, so to speak, a motley squared.* » C'est que l'indéniable pluralisme conceptuel en éthique se complique d'une impossibilité de définir ce qui constitue un jugement comme éthique. Non seulement l'éthique ne saurait se résoudre au problème des jugements de valeur, dont Putnam avait bien pris soin, dans *The Collapse of the Fact / Value Dichotomy*, de montrer qu'ils ne constituaient pas une classe de jugements distincte de celle des jugements factuels, mais elle ne repose pas non plus

.....

Si l'éthique doit être un exercice de philosophie critique et non seulement une extension du sens commun, elle est alors inséparable d'une certaine radicalité.

.....

ni sur un seul principe général ni sur un seul intérêt universel. Comme le laissait déjà entrevoir sa stratégie argumentative consistant à ne garder que le meilleur des différents systèmes qu'il critique, Putnam opte en fait pour ce qu'il conviendrait d'appeler un « électisme éclairé » que camoufle mal sa notion indéfinie de système : « *I am not going to understand ethics as the name of a system of principles — although principles (for example, the Golden Rule, or its sophisticated successor, the Categorical Imperative) are certainly a part of ethics — but rather as a system of interrelated concerns, concerns which I see as mutually supporting but also in partial tension.* » Un tel « système » possède un statut d'autant plus problématique que Putnam tient à défendre une conception « exigeante » de l'éthique, qui exclurait certaines normes plus « primitives » de l'action : « *The glorification of warfare and machismo may, indeed, be older in the history of human cultures than the emphasis on alleviating suffering regardless of the class or gender of the sufferer, but it is this latter outlook, which has deep roots in the great religious traditions of the West, but in Islam, Confucianism, Hinduism, and Buddhism as well — to which I shall refer by the name "ethics".* » S'il faut résister ici à la tentation de relever un peu trop naïvement le fait qu'une telle allusion aux « grandes traditions religieuses » ne saurait servir d'exemple probant d'accord rationnel sur la vérité non objective de certains principes éthiques, il n'en demeure pas moins que se pose ici le problème devant lequel Putnam éprouve peut-être le plus d'embarras. Il semble difficile en effet, comme c'était pourtant le cas des jugements de valeur méthodologiques, de parler d'accord rationnel en ce qui concerne une telle éthique universelle. Putnam n'hésite pourtant pas à trancher ce nœud gordien : « *there are ethical issues about which people who stand within the ethical life at all do agree. That killing of the innocent, cheating, robbery, etc., are wrong is something accepted by morally conscious people everywhere.* » Suffit-il d'exclure de la vie éthique les opinions les plus aberrantes ?

Enjeux du pragmatisme

C'est ici que l'influence de John Dewey sur la pensée de Putnam est la plus décisive. L'éthique, dont le rôle n'est pas de convaincre ceux qui seraient dépourvus de conscience morale, pose selon lui des problèmes pratiques plutôt que théoriques. Or, si de tels problèmes sont par nature controversés, ce n'est pas parce qu'ils reposent sur des principes éthiques faux, mais bien sur des jugements factuels au sujet desquels il semble impossible d'obtenir un accord : les conséquences probables d'une action sont beaucoup plus difficiles à établir que le bien-fondé des principes qui la dirigent. Pour réfléchir de façon intelligente aux problèmes éthiques, il faut donc être prêt à se tromper, à réviser nos hypothèses. Or, le mérite du pragmatisme de Dewey repose justement sur le fait qu'il nous aurait appris à accepter un tel faillibilisme sans verser dans un scepticisme qui remettrait radicalement en question l'éthique ou la philosophie : « *The aim of philosophy in general, and ethics in particular, should not be infallibility (or a set of eternal theoretical truths). The philosopher who wrote that "Philosophy recovers itself when it ceases to be a device for dealing with the problems of philosophers and becomes a method, cultivated by philosophers, for dealing with the problems of men" emphasized throughout his long life that philosophies arise out of time-bound reactions to specific problems faced by human beings in given cultural circumstances.* » Ce souci pour les problèmes de tout homme est inséparable du respect démocratique pour le sens commun, l'un des mérites du pragmatisme de Dewey comme de William James étant justement d'avoir insisté sur l'impossibilité d'y renoncer. Seulement, on peut se demander si Putnam ne tire pas

un peu trop l'éthique du côté du sens commun, dont on sait que les préoccupations sont plutôt pratiques, pour lequel il faut de bonnes raisons de douter, et dont l'électisme est l'un des traits les plus évidents. Comme l'avait défendu William James dans *Pragmatism and Common Sense*, le sens commun prend place à côté de la science et de la critique philosophique comme modes de pensée aussi nécessaires qu'irréductibles : « *There is no ringing conclusion when we compare these types of thinking, with a view to telling which is the more absolutely true. [...] Common sense is better for one sphere of life, science for another, philosophic criticism for a third; but whether either be truer absolutely, Heaven only knows.* » Putnam, qui souhaitait que la philosophie acquière à nouveau cette vision d'ensemble à laquelle elle aurait toujours aspiré, accorde-t-il vraiment une telle dignité à ce que James appelle la philosophie critique en prenant bien soin de la distinguer du sens commun ?

Quel rôle pour la philosophie ?

Si l'éthique doit être un exercice de philosophie critique et non seulement une extension du sens commun, elle est alors inséparable d'une certaine radicalité. D'autant plus que les Lumières qu'il cherche à défendre se caractérisent aux dires de Putnam par « *the same aspiration to reflective transcendence, the same willingness to criticize conventional beliefs and institutions, and to propose radical reforms.* » Il semble pourtant que l'objet constant de la critique de Putnam, bien plus que l'ontologie, soit toujours et à chaque fois une certaine radicalité : celle d'un réalisme qui ose postuler des essences ou celle d'un scepticisme qui ose les nier. Ceci est on ne peut plus manifeste dans son traitement des pensées de Foucault, « *anarchist that he was* », et de Derrida, auxquels il reproche un scepticisme face aux Lumières fondé sur la radicalité même de leur pensée, non sans toutefois les défendre de façon un peu trop « magnanime » : « *In spite of all the exaggeration and "overkill" I find in his writing, one can still learn from Derrida.* » Peut-on ici parler de véritable dialogue avec la pensée continentale ? Tout dépend en fait de la façon dont on comprend le pluralisme conceptuel de Putnam. Plutôt que d'envisager la position de Putnam comme un rejet de l'ontologie censé justifier l'éthique — même si nous ne nierons pas que tel est *en fait* son vœu le plus cher —, il faudrait y déceler la possibilité d'une nouvelle ontologie, fondée sur la multiplicité des situations et des habitudes d'action rationalisées par le sens commun, une ontologie éthique au sens étymologique du terme. Il faudrait alors lire de façon ontologique cette remarque adressée par Putnam aux défenseurs de l'éthique : « *It is as if they wanted to see ethics as a noble statue standing at the top of a single pillar. My image is rather different. My image would be of a table with many legs. We all know that a table with many legs wobbles when the floor in which it stands is not even, but such a table is very hard to turn over.* » Il y aurait alors une radicalité de Putnam qui permettrait un renouvellement du « dialogue » entre l'Amérique et certains penseurs français auxquels Putnam ne fait jamais allusion, comme Gilles Deleuze ou Alain Badiou. ☉